René COROLLER né en mars 1885

Ecrites vers vers 1950

Mes Mémoires

Mon père, René Coroller, est né à Kerninon, en Edern, le 28 mai 1825. Fils de cultivateurs propriétaires, de Kerninon (y compris le moulin qu'ils exploitaient également, plus une petite ferme de 20 journaux) et de Kergaréon, en Edern aussi.
Mon grand-père, de Kerninon, épousa, en 1793v lsabelle Jaouen, fille unique de Kergaréon. Le mariage fut fait secrètement par un prêtre en civil appelé "Sénardié-Coze" qui se tenait caché pendant la Révolution.
De ce mariage naquirent 14 enfants dont mon père était le douzième. Sur ces 14 enfants, deux sont morts jeunes, les autres frères et sœurs se sont par la suite tous mariés, la plus part à Edern, ce qui explique ma nombreuse parenté dans cette commune, d'autres à Briec, Trégourez, Langolen...
Tous ou presque ont eu des enfants qui vivent encore en majeure partie et aujourd'hui' ces enfants ou petits-enfants habitent dans les quatre coins de la France, même du Monde ; leur nombre s'élève à plusieurs centaines.
Je me rappelle avoir entendu mon père me raconter qu'un jour (c'était pendant la Révolution), les Chouans étaient venus là pour enquêter et piller; ceux-ci avertis bouillirent une grande quantité d'eau dans le grenier et, quand les Chouans s'approchèrent de la maison ils lancèrent dessus le liquide bouillant; malgré l'assaut qu'il lui donnèrent, même à l'aide de brancards de charrette pour enfoncer la porte, ils durent battre en retraite devant ce moyen de défense, ceux de Kergaréon n'eurent ainsi aucun niai.
Je garde une baïonnette de chouans restée après eux dans cette journée mémorable.
Mes grands-parents, Jacques Coroller et Isabelle Jaouen, son épouse, habitaient Kerninon (la maison actuellement habitée par Jacques Cozic, mon cousin), telle qu'elle est encore aujourd'hui. A l'angle du pignon ouest de cette maison se trouve une grande auge À piler la lande servant toujours d'abreuvoir aux bêtes et portant l'inscription de leurs noms. Ils exploitaient cette ferme en même temps que le moulin.
*

Dans mes tournées d'expertises, Il m'arrive parfois de passer par ce village, et nia curiosité me pousse à contempler ce coin de terre où tant de souvenirs de famille me rattachent. Avant d'arriver à la rivière par la route du Moulin Kergus, un petit chemin conduit ~ gauche à 450 mètres du village à une garenne très en pente vers la butte. On entre dans cette garenne par un escalier en pierres, grandes et bien taillées, laissant deviner qu'une multitude de passants l'ont autrefois franchi.
A cent mètres plus liant, se trouvent, dans un bouquet d'arbres, les vestiges d'une parue de la tour et des murs d'une chapelle patronnée de son temps par saint « Végant » Ce saint a été transporté à Gulvain il y a près de 80 ans et même l'on raconte que transporté plusieurs fois à Gulvain, le lendemain on le retrouvait à sa place dans sa vieille chapelle. Ce n'est qu'après que les honneurs et certaines

promesses que lui firent des notables d'Edern qu'il se résigna à se fixer à Gulvain définitivement.
Je nie rappelle encore cette plaisante anecdote que m'a racontée mon père à son sujet, car on ne badinait pas avec lui. Ainsi, huit faucheurs travaillaient un jour dans une prairie voisine. Au repas, en mangeant de la bouillie, à l'ombre, à côté de la chapelle, l'un d'eux eut une idée et l'appliqua sur-le-champ saint « Végant », dit-il, n'a pas goûté la bouillie depuis longtemps, je m'en vais lui servir une cuillerée Il l'exécuta en lançant au saint, à travers la figure, la bouillie et en lui disant: « Tiens mon vieux..., mange.... '. Le saint furieux lui infligea aussitôt la fièvre pendant six mois.
On traverse ensuite' la rivière qui actionne quatre moulins en aval avant d'atteindre l'Odet, puis c'est le village de Kerninon, riant dans un fouillis d'arbres et de buissons, les prairies et les terres sont grasses, de première qualité.
Admirant le paysage et le village, je continue vers Kergoréon par un chemin rural entretenu, serpentant à travers la même terre grasse et fouillis d'arbres ; dans ce village encore demeure la famille Péron (cousins également); la maison est toujours la même, qui a reçu l'assaut des chouans, vers 1793. En dehors d'elle, la ferme a reçu des modifications importantes.
La ferme de Kerninon fut donnée à mon père en 1848. Il l'exploita pendant quelques années comme célibataire, puis se maria, à 27 ans, avec Marie-Catherine Bothorel, de Hinguer, en Langolen, en 1852, elle exploitait cette dernière ferme. Par ce fait nouveau, il vendit Kernlnon à son beau-frère Cozic (grand-père de celui en question plus haut) et alla habiter Hinguer avec sa femme, qui était veuve déjà de Jean-Marie Maguer. Hinguer était un domaine congéable, il y demeura jusqu'en 1857. A cette époque, ils achetèrent la ferme de Kéraoulet, appartenant précédemment à Jean Bordier, célèbre pax ses malheureux exploits.
Quelques mots en passant sur la vie de Jean Bordier :
Originaire de Leuhan ; St-Prêtre lui appartenait; très grande et bonne ferme, fit le troc de Kéraoulet (berceau des Boulis, du Leuré) contre St-Prêtre. Par ses dilapidations et sottises, il se ruina. Ainsi, il jetait plusieurs pièces de i franc dans la bouillie chaude, c'est à celui qui les trouverait à les avoir. Ou encore, il payait un verre de la goutte entre 20, ceux qui acceptaient étaient saoulés gratuitement. Il est mort de misère à Quimper, vers 1870.
Mon père vint s'installer à Kéraoulet dès 1858, il y vécut avec sa première femme jusqu'en 1881, année où celle-ci mourut. N'ayant pas eu d'enfant de leur union, le ménage resta très uni.
Veuf, mon père épousa, en 1882, Anna Feunteun, du Voulic (de la famille Feunteun, de Kervalaen), de laquelle il eut un enfant mort-né, la mère mourut, le rendant ainsi veuf pour la deuxième fois. Je crois l'avoir entendu dire que, dégoûté, il s'abandonna à la boisson !
Quand, au printemps 1883, la femme de l'un de ses amis, dont je me rappelle plus le nom, lui fit faire connaissance de ma mère, Marie-Jeanne Jaouen, de Moulin-Broch, en Laz, elle avait 21 ans, et, en 1884, l'épousa ; de famille de meuniers, elle avait une jolie dote de 6.000 francs; ses père et mère vivaient alors. I Ma mère vint donc à Kéraoulet, avec son mari âgé de 59 ans, mais, encore très alerte, de constitution très robuste, taille i m. 78, très large de poitrine, il se vantait souvent d'avoir été le maître à Langolen (comme force), pendant plus de 25 ans.
Combien de fois ne l'ai je pas entendu vanter sa force, ainsi par exemple, batteur au fléau incomparable, un jour à Kerléonnec, en Trégourez, quand son coup tombait sur l'aire à battre, la bouillie sautait du chaudron qui la cuisait. Ou encore, dans le

nième village, à chaque coup de fléau, les cloches de la chapelle de Lobcthou se mettaient à sonner. Pour l'écobuage des terres, il était également incomparable, il coupait (eur loddenn varré) 250 m^2 en 25 minutes, tandis qu'il fallait largement une journée à certains pour le faire; ainsi il taisait à son bon plaisir (pour la fantaisie) évoluer sans discontinuité, les mottes de terre coupées, passaient entre ses jambes, pour venir tomber en avant de lui, pirouettant au-dessus de sa tête.
A côté de cette force presque herculéenne, il avait le défaut de boire de bons coups. Ainsi encore, un jour venant à pied de Quimper, ivre, il tomba en haut de la côte de Pont-Halhuen. Comme c'était en hiver, la terre gela si fortement, que ses cheveux longs alors, jusqu a tomber plus bas que le genou, collèrent au sol.
Réveillé et tremblant de froid, ne pouvant se relever, il n'hésita pas de les couper avec son couteau, puis debout, retourna à St-André, à 2 kilomètres vers Quimper, pour boire un quart de litre de cognac. Puis reprenant le chemin du retour, rentra un peu avant l'aube se remettre au travail comme si rien n'avait été.
Il portait le bragou-braz jusqu'à son dernier mariage et je me rappelle l'avoir entendu raconter celle-ci, au sujet du bragou-braz :
Jeune homme alors, à Kerninon, il était nommé pour porter la grande bannière au pardon de St-Adrien, il fallait la porter du bourg d'Edern distant de 800 mètres environ à la chapelle. Au moment du passage de la procession devant la croix il devait l'abaisser jusqu'à terre pour faire le salut, c'était juste à lui de le faire (ils étaient à deux pour chaque bannière) Il y avait là une foule de gens, habillés de leurs plus beaux atours, autant jeunes que vieux. Il fallait pour faire ce salut, une certaine adresse et surtout beaucoup de force, au moment où la bannière était descendue à son point le plus bas, le bouton qui tenait son bragou-braz (culotte faite en toile de chanvre, dont le contour ridé autour de chaque jambe faisait 1m 80 au minimum) tenu en haut par un énorme bouton et fixé un peu plus bas que le genou par des guêtres en laine très solide, qui s'emboîtaient sur dès « boutou-coad » fantaisies, en la circonstance, sauta et celui-ci de tomber sur ses sabots.
A cette époque, le caleçon n'était pas connu, du moins à la campagne, si bien que sa queue de chemise, mise à Jour, était l'unique vêtement pouvant le cacher; pris de honte, il le saisit d'une main, puis taillant de son couteau un bout de bois, couper à l'endroit, perforant cette robuste toile, il y enfila le bout de bois, qui fit parfaitement l'office de bouton et, prenant la bannière, salua trois lois de suite la croix pour vanter sa force et détourner les esprits du fou rire qui les avait saisi un moment.
De ma mère, je connais moins sa vie ainsi que celle de ses parents. Je sais toutefois, que mon grand-père, Charles Jaouen (mon parrain également) était originaire d'Elliant, de la célèbre famille des Jaouen dont plusieurs encore aujourd'hui exploitent de grosses fermes, ou sont illustres par leurs qualités.

Il se maria à Marie Bizien, née à Kérohan, en Laz, achetèrent Moulin l3roch, s'y installèrent en exploitant le moulin et *4* ou 5 hectares de terres labourables, ils eurent 3 enfants. : Michel, ma mère Marie-Jeanne, et Anna. Michel pris le moulin en épousant Marie Catherine Bothorel. Anna Jaouen, épousa Gabriel Bizien, de Maner-Guernevez, en Trégourez, duquel mariage, 8 enfants sont nés, tous vivants et éparpillés en France, seuls Marie-Jeanne et Marie sont à Kerléonec, en Trégourez, Corentin à Kéroret, en Trégourez, et Pierre à Goaillou, en Coray.
Revenant à l'union de mon père avec Marie-Jeanne Jaouen, je naquis le 23 mars 1885. Au nombre de cinq, mes frères et sœ urs sont nés: Marie, en juillet 1886; Marie-Jeanne, on 1888; Auna, en 1890; Gabriel, en 1894.

Mes parents étaient très fiers de ma naissance: de bonne constitution beaucoup d'espoir était déversé sur mon berceau tous les jours, j'étais choyé à l'extrême, mon père se plaisait à dire, si je vois mon fils tirer au sort, je mettrais une barrique de cognac sur la place publique du bourg et tout le monde pourra taper dedans.
J'avais comme première gardienne Marie-Anne Manson, mère de Pierre Grall, décédé dernièrement à Paris, il avait épousé Marie-Jeanne Le Boy, âgée de 87 ans et qui vit toujours, Marie-Anne Manson était la servante de nia mère, elle était veuve, c'était une très bonne servante, dévouée, travailleuse et activé, elle a fait ce qui était humainement possible pour me faire plaisir et me soigner dans les premières années de ma vie.
Marie Caroff, alors fillette de 13 ans, habitait avec ses parents, Grégoire Caroff, domestique chez mon père pendant 25 ans. Revenant à Marie Caroff, aujourd'hui veuve Noël Gars, au bourg de Langolen, elle a été aussi nia gardienne pendant mon enfance, je lui dois de la reconnaissance pour la vigilance de ses soins, depuis elle est restée attaché à nia famille. Un mot en passant de Grégoire Caroff, déjà cité, il habitait un penty à mon père.
Une fois, à Quimper, (c'était un homme très costaud), avec sa femme, ils achetèrent 100 livres de pommes de terre sur le marché 1 F 50.
En ce temps les moyens de transport étaient tellement réduits que celui—ci résolut de les porter à dos chez lui, 18 kilomètres séparant Quiniper de Langolen. Le moment venu il dit à sa femme: « charge-moi ce sac sur le dos et je me mets en route *»,* ce qui lut fait et le voilà parti. Il s'était égaré aussitôt et pris la route de Pont-l'Abbé, quand à 1 kilomètre de Quimper une personne lui demande: « Où vas-tu mon brave avec ce chargement » A Langolen lui répondit-il... Pauvre homme, lui répliqua ce dernier, tu vas en sens contraire vers Pont-l'Abbé. Il fit précipitamment demi-tour faisant ainsi 2 kilomètres de plus.
Je me rappelle comme d'aujourd'hui, alors gosse, de Carroff, excellent raconteur de « r*imodellou »* Il en savait tant et les racontait si bien, que tout l'hiver, pendant que tua mère ou la bonne filait au rouet il nous les envoyait avec cette allure qui était particulière, ainsi, - portant toujours (sauf le dimanche) un vieux chapeau, il commençait par prendre les bords pour les arrondir, puis, d'un air très sérieux, après avoir choisi, commençait souvent par ceci : « Ar c'hain a lani, keit ag eun all, biroch nia gall — Guechat ne no daoulagat voa ket dall, hiou ne neus, vuel gato an eon pe an trens — Me mo guellet eur vandennad den ved vont en eur parket balsan-glas, ma eign ket et kuit maign eus c'hoas.. ». puis entamait la « rimoden » Il yen avait de fameuses, « Ar Rouf *»,* par exemple, « ar Guemenerez », « Chan a Ian » etc., etc.
Je nie plaçais à côté de lui et je n'avais jamais assez d'oreilles pour écouter.
Quand j'eus 7 ans on m'envoya à l'école publique de Langolen, qui avait pour Directeur M. Le Bail, c'est avec M. Scouarnec, adjoint, que je fis mes débuts. Excellent maître, qui est devenu plus tard le Directeur, de 1909 à 1917.
M. Le Dall est resté à Langolen jusqu'en 1908, chargé de famille, 9 enfants, n'ayant plus le secrétariat de la Mairie, il fut nommé à Lanhouarneau, où il est resté très longtemps, -puis venu à Quimper en retraite et mourut en 1943.
Mon père étant âgé de 78 ans, malgré que n'ayant jamais été malade, n'était plus de taille à conduire une ferme, surtout que L'évolution des méthodes de cultures apparaissait sous un voile dont la transparence laissait deviner le déclin du vieux et l'acheminant vers un nouveau inconnu qui, insoupçonné nous laissait entrevoir une foule de merveilles.
En effet, Dombasle, le père de l'Agriculture, n'ayant pas connu les engrais chimiques, recommandait aux paysans de faire le plus possible de fumier, de le

soigner, de ramasser tout ce qui pouvait engraisser la terre, d'employer la chaux qui était à son début comme amendement.
C'est encore Dombasle qui, travaillant avec une charrue à versoir en bois, pensa et inventa le, soc et le versoir en fer, qu'il perfectionna par l'expérience et la pratique. La charrue araire était inventée.
Il devint constructeur de charrues. Les cultivateurs lui doivent une foule d'améliorations dans leurs métiers C'est lui qui fit les assolements ou roulements des cultures qui peuvent se faire l'une après l'autre sans fatiguer la terre ou peu. Ill a appris et enseigné la façon de semer, planter tous les produits du sol avec les plus grandes chances de réussite ; en un mot c'est la première grande lumière qui ait lancé le progrès dans toutes les questions qui touchent à la terre.
J'étais donc tout désigné pour le remplacement. Je partais avec un joli bagage de connaissances agricoles mais sans aucune expérience et moins encore de pratique dont les unes et les autres J'étais donc tout désigné pour le remplacement. Je partais bien sûr avec un joli bagage de connaissances agricoles mais sans aucune expérience et moins encore de pratique, dont les unes et les autres sont la base de toute réussite. C'était presque un fouillis que d'apprendre de mettre de l'ordre dans tout cela : élevage, engraissement, soins, travail avec les bêtes ; l'art de semer, planter, soigner, récolter les divers produits du sol, chaque chose avait ses particularités, se munir d'un bon matériel, toujours changeant, surtout à l'aurore d'un progrès inimaginable. Armé d'un goût profond, aidé d'une bonne constitution, de même que de santé, je m'élance éperdument dans la carrière choisie.

Ici je fais un regard on arrière pour faire connaisIU~C6 avec les habitants du village, qui comptait trois i tenues principales, la plus importante, celle de Corentin Péron avait pour femme, Françoise Péron,

Le père Péron était régisseur de biens du Marquis il avait peu d'instruction mais était doué d'une très grande intelligence. Brave homme, aimant la plaisanterie, il avait pour moi, en particulier, une très grande estime.
Avec mos parents, il s'est toujours arrangé en parfait camarade. Je dois le dire ici, qu'à cet homme, je suis redevable pour une bonne part de ce que je suis devenu. Dès mon enfance, son attrait irrésistible s'exerça sur moi, par les bonnes farces qu'il savait jouer et les plaisanteries interminables qu'il sortait à tout moment, et firent de moi son admirateur ainsi que son élève, car Pérou était expert dans le pays, je dois même dire un excellent expert, pour la raison qu'il avait de profondes connaissances en la matière, pratique et autre, aussi et surtout par sa finesse due à sa rare intelligence. Avec de pareille; qualités il était imbattable.
Comme j'avais une bonne instruction, Péron venait me demander do l'accompagner dans ses expertises, surtout pour faire ses calculs, Car, c'était, je l'avoue, tout ce que j'étais capable de faire. Depuis j'ai bien vu combien de chemin il m'a fallu parcourir pour acquérir un bagage suffisant de connaissances en plus des qualités requises pour faire tan expert.
Combien de fois n'ais je pas accompagné Péron dans les affaires les plus diverses, des centaines sans doute, toujours, j'en ai tiré des leçons. Je me rappelle qu'après – avoIr fait deux états de ferme (stus) à Laz et à Châteauneuf, nous cheminions' tous les deux le long du canal de Nantes à Brest, au-delà de Pont-Pol ; il faisait un beau clair de lune et on se disait! Si chacun de nous; avait une bicyclette, comme ce serait commode.. et nous arrivâmes à pied, À la maison, vers 6 heures du matin.

Péron se plaisait à raconter ses bouffonneries partout où il allait. en général, tout le monde l'écoutait avec admiration, et il avait ta parole tellement facile qu'il faisait jaillir à tout propos des éclats de rires encourageants
Il eut une santé robuste, mais ses dernières années furent déviées du cours ordinaire par la fréquentation du père Mahé; maire de Langolen. Anciens adversaires, ils devinrent des amis inséparables dans la fréquentation des bistrots...
-Combien de tours doit-on enregistrer à leur actif aux cabarets? Un seul suffit pour faite comprendre la belle existence qu'ils croyaient mener ainsi. Un jour chez Rolland, au bourg, se trouvent Canvel, couvreur, de Coray, ivre, Yan Du Bihan, de Peneign aussi ivre. Péron et Mahé se chauffaient tous les deux, en blaguant, dans l'âtre. Tout à coup, Canvel vient leur dire à brûle-pourpoint ~Vous ne*savez* pas ce qui est arrivé un jour chez Yan an Du Bihan ? »
'La poule avait ch... dans la bouillie I » (Ar iar no kahet barz ar iout)!
Ceux-ci demandent à Canvel, s'il voulait dire cela devant Yan an Du «Oui, bien sûr» qu'il dit, On fit venir Le Du. et celui-ci (Péron) de poser la question
« Guir e Michel Canvel, kahet no ar iar barz ar iout e ti Yan an Du Rihan ? » (La poule avait-elle ch. dans la bouillie, chez Le Du)?
« Ya, had, lar Miche!, gret noï ! » (Oui, dit Michel, elle l'avait fait) I
Sans autres explications, Yan Du donne à Canvel une formidable gifle, l'envoyant rouler sur le parquet -et de bondir dessus, en plus, pour le rouer de coups de pied et de poings, ivres tous les deux, ils n'ont pas pu se faire beaucoup de mal.
Mahé dit alors à Péron:
- « Peus ket mes gas coz, lakad an daou-ze da nem vata evelse? » (T'as pas honte de taire se battre ces deux ivrognes)?
Après, tous se remirent à boire, quand le père Mahé, qui avait dû s'amuser de l'histoire, dit à Péron:
- « Laket ne d'ober eur c'hroguet all, me bef eur voutaillad guin » (Fais remettre ça, je paie une bouteille de vin) !
Pérou recommença la même opération, et les deux pauvres sou lards se battirent une fois du plus.

Vers 1900, fui vu, quand j'étais petit, semer moins de 500 m^2 de pommes de terre, c'est-à-dire insuffisant pour la consommation de la ferme. Aujourd'hui, je sème de 2 à 3 hectares. Comme moisson, c'était 2 hectares de seigle, 2 hectares d'avoine d'hiver et autant de blé noir Jamais rien de plus, le blé n'était pas connu, les engrais non plus. Ainsi, le blé noir se semait avec la cendre de bois, ou quelquefois l'on enfouinait du genêt, ou autre engrais vert pour le semer. Le phosphate naturel fit son apparition un peu avant 1900, puis les scories et autres.
Les vieux de ce temps a'aient dû connaître tellement de restrictions, qu'ils vivaient chichement. Ainsi le matin ils ne mangeaient qu'une écuellée de soupe au lard, pas de pain, ni de café, inconnus alors. Le midi, c était tous les jours, sauf le vendredi, la bouillie d'avoine, avec une écuellée de cidre; le vendredi, en général, c'était la galette, dont sur une seule par personne on mettait du beurre. Il n'était donné du lard salé, qu'une fois par jour, le soir et encore dans beaucoup de fermes c'était la patronne qui coupait un morceau à chacun.
Il n'y avait guère de moyens de transports, à tel point que les disettes, pour ne pas dire famines, étaient fréquentes.

Dans les bonnes fermes, il y avait une charrette ou deux, dont le contour des roues était fixé par des bandes cloutées, ne pouvant donc transporter qu'une tonne au maximum.
Le gros du transport se faisait à dos de cheval. Cela concordait bien avec l'état des routes. car les grandes et belLes routes d'aujourd'hui étaient inconnues, -alors. En général, c'était des chemins boueux, étroits et impraticables pendant 7 ou 8 mois de l'année. Il faut dire que les produits étaient proportionnés avec les moyens existants. Les principaux revenus aient fait des bêtes vaches, bœ ufs, chevaux, porcs.
Mon père avait acheté, d'une vente à la Villeneuve, en Langolen, une jument extra « BicheIte », 360 francs. Aujourd'hui, elle vaudrait 120.000 francs. Les petits CoChons de 8 à 10 semaines se vendaient couramment de 6 à 15 francs l'un. Une génisse de 70 à 120 francs. Un bœ uf gras de 100 à 200 francs, etc... La corde de bois se vendait 15 francs avec l'envoi à Quimper, le cent de fagots, 8 à 15 francs.
Si les prix étaient si petits au début de mon existence, c'est que le peuple était reste par la volonté des Pouvoirs dans une gêne constante. A la campagne, par exemple, il n'y avait que très peu de propriétaires et encore à ceux qui l'étaient, il leur fallait un esprit d'économie extraordinaire, accompagné d'un travail forcené pour maintenir sans dettes une ferme de génération en génération.
Mes parents me firent donation de Kéraoulet: 20 hectares environ avec son mobilier, en 1907, pour 38.000 francs, à charge pour moi de donner à mes frères et sœ urs, au nombre de quatre, 9.000 Francs à chacun. Ma sœ ur, de Kerriou, avait reçu les siens avant la donation. -
Nous étions des plus riches jeunes gens de ce temps. Le mobilier était estimé 6.000 francs, ce qui représentait à peu près sa valeur; il vaut aujourd'hui plus de 3 millions de francs (1954) Il faut savoir qu'il se composait de meubles bretons, lit-clos, etc..., 3 chevaux, 18 bêtes à cornes, 2 cochons, quelques poules, charrue, araire, 1 herse en bois, 3 charrettes, char à bancss et quelques menus objets.
Aujourd'hui (25-4-44), il y a 6 chevaux, 30 bêtes à cornes, 4 moutons, 4 cochons, 30 poules, 2 moteurs grand travail, 2 charrues brabant double, 1 auto conduite intérieure et foule d'instruments agricoles de grande valeur, sans compter que j'ai en terre 10 hectares de céréales blanches, 50 ares colza porte graine, 3 hectares de petits pois, 2 hectares pommes de terre sélection, 1 hectare haricots verts, 1 hectare flageolets, 1 h1/2 betteraves, 1 hectare choux-navets et navets, etc... etc...
-Tout ce qui existe dans la culture moderne,
Dans mon jeune âge, les engrais chimiques étaient inconnus
le phosphate s'employait d'abord à l'état
~naturel pou3' semer le -blé noir.
Petit à petit sont venus les scories, les supers, l'azote. Mais le paysan s'en défiait et ut' les employait qu'avec parcimonie ; du reste, sans connaître le rôle de chacun de ces engrais ; ainsi trouvait-on un cultivateur sur mille à savoir que l'azote c'est la vigueur, l'acide phosphorique, la charpente, la potasse, la qualité.
L'amendement qui consistait en apport de chaux, de maërl de sable était considéré commue un engrais plutôt qu'un amendement (ils le sont aussi en quelque Sorte)
Avant la guerre 1939, le paysan était arrivé à employer les engrais, que l'on trouvait sous les formes les plus diverses et à volonté en assez grande quartité à part les retardataires, et ils étaient encore légion, même maintenant, ils forment une tribu très importante dans la classe paysanne.

Je reviens à ma famille, étant au nombre de cinq enfants. Ma sœ ur Marie se maria, à 18 ans, avec Corertin Kergoat, de Kerriou, en Edern, en 1903. il était propriétaire

de cette ferme 96 journaux de terre, majeure partie bonne et rocheuse ou marécageux. Ils n'étaient pas bien riches, au départ, mais à force de travail ils l'ont payée et fait de nouveaux bâtiments, ainsi que modifié les terres, puis construit une nouvelle maison, près des rochers dites « belles roches », joli site qu'ils habitent maintenant. De leur union sont nés 5 enfants.
Corentin, aujourd'hui marié à Marie Dou guet, ils ont deux enfants. Propriétaires de Kerriou, Corentin a fait de grandes améliorations à la terre et aux routes travailleur acharné et bon cultivateur. Marie-Jeanne, mariée à son cousin, Pierre Moal, à Herdiry. Propriétaires aussi ; ont deux enfants.
Anna, nia filleule, a épousé Alain Merrien, de Langelen. Propriétaires d'une jolie ferme au bourg d'Edern, ont un enfant. Cultivateur distingué, instruit, intelligent.
Marie s'est mariée à Jean Feunteun, boucher à Briec. Ils ont trois enfants.
Ma sœ ur, Marie-Jeanne, a épousé Louis Kerroué, du Moulin-Roux, en Coray, en 1910, de leur union sont nés cinq enfants.
Louis, qui leur ont loué Moulin-Roux s'est marié à Jeannik Baron, de Guernévez-Vian, en Elliant, ont deux enfants.
Anna, mariée à François Clech, adjudant colonial, actuellement buraliste à Coray, La famille a trois enfants
Gabriel, ancien élève de la Villeneuve, navigue encore dans la marine de l'Etat.
Marie-Annik, mariée à Yves Péron, du bourg de Coray, ancien garde républicain démobilisé volontaire, deux enfants.
Grégoire, jeune homme, domestique de chez moi, 22 ans, a pris Kérescant, est marié aussi.
Ma sœ ur Anna a épousé Guénolé Chaussée, de Kergadiou, en Edern, deux enfants sont nés de leur union, Mon beau-frère a été tué à la guerre 1914-18. Ma sœ ur a tenu sa ternie d'abord, puis loué à Pierre L'Haridon, de Coat-Lamotte, en Langolen. Elle acheta la ferme Provost, du même lieu, en 1921, 64 journaux, presque tout bonne terre. Puis construit une nouvelle maison confortable. Sa fille, Marie-Anne, a épousé Hervé Rioual, de Kéroch, en Cast, à 2 km de Châteaulin, belle et bonne ferme en bordure du chemin national de Quimper à Châteaulin. Ils ont deux enfants. La terme Provost, de Kergadiou, leur a été donnée. Jean, marié ce jour à Marie Burel, de Landudec, d'excellente famille, propriétaire à Kergadiou, bon cultivateur, instruit.

J'arrive ici au chapitre du récit de mon temps de jeune homme, et de mon entrée dans la vie d'expert. Il me faut maintenant revenir à la sortie des classes, nia ~vie chez nies parents. Mon père, déjà âgé de 78 ans, ~tenait toujours la ferme. Il avait comme coutume d'avoir
-2 domestiques, et nia mère avait une servante agricole. Les gages variaient en ce temps, 1901 environ, entre 200 et 250 francs' les grands domestiques. En plus, ils étaient logés, nourris et blanchis.
Pierre- Bleuzen, du Croissant, en Langolen, était grand domestique alors. Mes parents lui donnaient un penty, 20 ares de courtil, 23 ares blé noir, 5 ares pommes de terre, 500 livres de foin et autant de paille. Ce penty était estimé une valeur locative de 120 à 130 francs l'an.

J’avais comme camarade de jeunesse, Alain Bleuzen, de Parc Stang, nous étions du même âge. Je ne pouvais mieux tomber car il était simple, intelligent, d’une loyauté à toute épreuve, sûr en toute circonstance, c’était le fils du père Bleuzen, qui devint, en 1919, maire de Langolen. Un mot seulement de cet homme intègre, qui a marqué une grande place dans mon existence. « Parc-Stang » lui - appartenait. En 1912, il fit donation de sa ferme à son fils Alain, mon camarade. Celui-ci épousa Marie-Jeanne Michelet, de Kergaridic, en Trégourez. Malheureusement, la guerre 1914-18 l’a pris. Il fut tué, en Allemagne, en s’évadant d’un camp de prisonniers, alors que nous touchions à la fin.

En 1919, Corentin Péron, de la Croix-Rouge, et moi décidions de former une liste républicaine, à Langolen, en face de celle de M. Jacq d’Espiès, de Trohanet, les maîtres d’alors. Bleuzen, consulté, s’est offert tout de suite, il nous a donné des conseils utiles et guidé dans la voie scabreuse où nous étions engagés. La lutte fut ardue, puis nous l’emportions 6 contre 6. Bleuzen, le doyen, prit la Mairie ; j’étais délégué pour remplir les fonctions.
Il était d’une grande intelligence, presque sans instruction, mais à la parole d’une facilité prodigieuse, cet homme, bon et droit, était croyant mais n’aimait pas les curés.
Il administra sagement la Commune pendant plus de 5 ans, puis en 1925, la marée cléricale nous y chassa I3leuzen, moi et Le Gall restâmes au Conseil; Bleuzeri a toujours été élu, il est mort en 1935, âgé de 74 ans, modèle d’homme honnête et bon, surtout pour les pauvres.

Revenant à ma jeunesse, son fils’ Alain et moi allions ensemble aux pardons, aux noces, aux assemblées, tout en étant humbles et simples, nous n’étions pas sans nous faire remarquer, que nos qualités devaient égaler sinon dépasser la plus part des jeunes rencontrés, aussi une certaine fierté était d’usage dans nos manières. Je dois dire en toute sincérité, que le choix des jeunes filles, aussi bien riches que pauvres de la campagne nous était réservé, à vrai dire nous étions experts dans les danses, tant qu’anciennes que modernes et d’une courtoisie exquise, compensée d’autre part, par la satisfaction que nous obtenions et souvent prodigués à profusion. Pour nia part, je jouais de l’accordéon et je faisais danser les autres jeunes, plus souvent que je dansais moi-même. Je crois utile de dire ici comment se passaier4 les noces de ce temps-là . Je prends au hasard celle de Pierre Philippe, de Kermoal, qui se mariait vers 1904, à une fille Bodolec, de Lannévers, en Briec, et avait acheté Le Merdy, en Langolen, et allait tenir cette ferme.
Le matin vers 7 heures, je monte sur « Laouic » cheval coursier, venu de Kerpuz. Parents et amis réunis cassent la croûte puis, à 8 h. 1/2, départ vers Briec, le chemin se faisait au grand trot, à la montée de Briec, je prends le galop, arrive le premier des chevaux montés, on me donne un mouchoir comme de coutume, le premier char à banc s’est vu octroyé un aussi. Il y avait 5 chevaux montés et une vingtaine de ‘chars à bancs. C’était un joli coup d’œ il à leur passage. Bleuzen montait un cheval comme moi.
De Briec nous sommes allés à Lannevers, chercher la future nouvelle mariée casse croûte, puis arrivés une deuxième fois après avoir remisé les chevaux, nous ‘allons de nouveau casser la croûte, c’était la coutume ‘de ‘donner du pâté, pain blanc,

beurre, vin, cidre à profusion, la noce à Briec Coûtait 3 FR 50 ; 10 sous de plus qu'à Langolen.
Après, c'était la course des chevaux; très joli coup d'œ il, puis danse sur la route, avant le repas de midi, au son du *biniou,* puis le repas du midi qui consistait en soupe, bœ uf bouilli et lard salé, au vinaigre A volonté, tripes modes du pays, très bonnes, vin, cidre, limonade, gâteaux, cognac, puis les danses sur la route reprenaient, à Briec il y avait une jolie place, mais le biniou peu fameux, très loin derrière ceux de Rosporden, Scaër, Langonnet, etc., on dansait quand même. A 4 heures, c'était la collation qui consistait en un rôti cuit au tour, en général très bon, toujours arrosé de cidre et vin à volonté.
Puis le biniou reprenait sa note, montés sur barriques avec son compagnon bombarde, il arrivait rarement cependant, cela se voyait, pour ma part je l'ai 'vu une fois à Coray, le tonneau se défoncer et le biniou de tomber au fond, à la risée de tout le monde, malgré le mal qu'ils pouvaient avoir parfois, ils frappaient la mesure tous les deux du pied sur les tonneaux. Puis vers 7 heures le repas du soir, qui consistait en une soupe et un 'excellent ragoût, beurrée, vin, cidre à discrétion, le café n'était guère connu de ce temps.
Il est curieux qu'avec un si modeste prix, le tenancier devait fournir à tous les assistants du vin à volonté toute la journée, aussi bien entre les repas. Le payement de la noce se faisait aux parents, il leur était fourni du cognac, vin, liqueurs qu'ils distribuaient en ce moment.

Je crois aussi bon de raconter quelques mots d'une journée de tête, je prends en exemple le Concours Agricole de Trégourez, en 1905, fin septembre ; quelques jours avant mon départ au Régiment, mon ami et moi, prenions le chemin de Trégourez, vers 9 heures du matin, les autres jeunes qui allaient comme nous au Régiment allèrent aussi en foule, la curiosité nous fit visiter les bêtes exposées au concours, ainsi que les produits de toutes sortes. Le Sous-Prétet de Châteaulin et M. Dubuisson, député de Châteauneuf-du-Faou, honoraient de leurs présences cette fête agricole.
La danse avait commencé vers 10 heures pour continuer toute la journée, il y avait là les fameux binious et bombardes de Langonnet (Morbihan)En effet, le mot fameux leur convenait tellement, qu'à mon point de vue ils n'ont été sinon égalés au moins dépassés jamais par d'autres.
Je me rappellerai toujours du bombarde qui portait, été comme hiver, un chapeau de paille de sa fabrication et qu'avant de commencer, le prenait dans sa main droite en le tournant du bord puis enfonçait sa bombarde dans la bouche pour faire entendre des airs à ressusciter les morts, à faire pâlir même « Mathulinnan dall ».
.Je veux dire que ces airs poussés avec un entrain artistique sans égal réveillaient tout le monde, même les plus endormis pour admirer l'instrument de musique le plus aimé du pays entraînant dans des gavottes ou jabadaos éperdus une jeunesse folle de joie et de gaieté. Cela durait toute la journée ainsi, le biniou jouait tantôt à côté d'un débit, tantôt à côté d'un autre.
Un banquet fastueux fût servi aux Notabilités et autres chez Pennec, restaurateur, je n'y pris pas part.
Le soir, la joie de la jeunesse était à son comble quand on nous annonça que le biniou devait conduire M. le Sous-Préfet et M. Dubuisson jusqu'à leurs votures à environ 2 ou 300 mètres au-delà du bourg et tout le monde de suivre en cortège ; Il fallait entendre en ce moment tout le long du parcours ces fameux joueurs de

biniou. Je crois qu'ils se sont dépassé là , largement. Les airs et la cadence du pas semblaient légers à tout le monde.
Nous rentrions le soir après une journée de bonheur éperdu, dont les rêves nous hantèrent toute la nuit.

Si je me livrai facilement aux plaisirs, je ne négligeais jamais le travail. Dès ma sortie de l'école, j'étais un travailleur acharné. A 19 ans, j'allais faucher ailleurs, battais la faux moi-même, j'étais l'un des meilleurs, il est vrai que c'était la partie que je faisais le mieux.
Mon père étant très vieux, j'étais appelé à diriger ferme avec nia mère, je n'avais jamais eu personne à me donner des leçons. Mon père ne connaissant que les vieilles manières d'exploitation, c'est à tâtonnement que j'appris à faire comme les autres, et mieux toutes les fois que je le pouvais ; j'avais, il est vrai, une forte instruction agricole ce qui était très rare à l'époque. Mais les engrais, les instruments agricoles modernes n'existaient pas, ce qui obligeait le cultivateur à ne quitter la routine d'antan que lorsque les moyens le permettaient.
Les vaches étaient plus petites et de mélange de races inférieures ; les chevaux quoique résistants étaient beaucoup plus petits, souvent mal conformés. Les porcs étaient les meilleurs. Comme fourrages, les trèfles n'étaient guère connus, betteraves à peu près nuls, rutabagas un peu.
Les instruments agricoles étaient peu nombreux et de peu de valeur. Du temps de mon père tout se battait au fléau, la machine à battre n'a guère existé avant 1890, une ou deux dans toute la commune : St-Huel, Kermoal, batteuse au tambour, tournant au manège dé 6 à 8 chevaux.
Les vieilles charrues étaient en bois sauf le socle; plus lard,, vers 1890, apparurent les charrues araires, soc on fer, versoir en fonte, invention de « Dombasle » (père de l'agriculture) La charrue Brabant double n'est venue que vers 1910.
Toutes les herses étaient aussi en bois, sauf les dents. Le rouleau était inexistant ; vers 1900 apparurent les premiers, ils étaient très critiqués.
Les broyeurs d'ajonc n'existaient pas non plus et, quand, vers 1900, apparurent les premiers, les gens croyaient que l'ajonc coupé par eux n'avait plus de valeur nutritive. Aujourd'hui, rares sont ceux qui donnent de l'ajonc à leurs bêtes, remplacé avantageusement par du bon foin et des betteraves. Malgré cela je suis loin de dire que l'ajonc n'est pas un bon aliment d'hiver, aux bêtes, presque l'équivalent du trèfle en été, mais étant donné le travail énorme qu'il donne, presque tout le monde l'a abandonné.
Le tarare n'existait pas non plus et les vieilles mamans devaient amener les céréales à vanner dans un couloir ou passage, entre champs, là où il y avait courant d'air. Les tarares sont venues vers 1900.
En ce temps tout était petit et pauvre, quand on regarde aujourd'hui Je mobilier d'un paysan moyen, prenant le mien en exemple, mon mobilier fut estimé 6.000 francs; en 1908, aujourd'hui (1954), il vaut au bas mot, plus de 3 millions.
Les bâtiments à la campagne : logement du personnel, un taudis en général, bas, petites fenêtres, à peine un grenier, garni de quelques lits clos, armoires de campagne, un vaisselier, une table à manger sur de la terre battue au rez-de-chaussée, les chambres à coucher; les salles à manger n'étaient pas connues, l'alimentation des bêtes se préparait à la même cheminée que celle du personnel ;

les autres bâtiments de la ferme consistaient en général en une étable, une espèce d'écurie, une soue à porcs et un préau, le tout bas et sans éclairage.
La comparaison avec les belles fermes d'aujourd'hui, où souvent l'on trouve des petits châteaux, qui valent les maisons de la ville, grandes fenêtres, garnis de conforts de toutes sortes, ainsi que le reste des bâtiments en belle maçonnerie, grands hangars, etc., riantes parmi les innombrables fleurs de toutes variétés, avec un jardin potager bientôt fruitier partout, et où aussi l'électricité accomplira 'en donnant la lumière, la radio, etc., tous les conforts et les forces motrices, qui actionneront les multiplies machines d'une culture moderne.

Je me suis égaré un moment dans des comparaisons qui peuvent être utiles pour établir certains reliefs, abandonnant l'exposé de ma jeunesse, que je vais l'abréger en parlant de mes 20 ans, c'était l'âge de tirer au sort pour entrer au régiment à 21 ans.
Il y avait 32 jeunes gens de Langolen pour se présenter au Conseil de révision à Briec, en 1905, dont 30 étaient de ma classe, deux ajournés de l'année d'avant:
Per Vorch, Yves Le Grand. C'est pour dire que les naissances étaient abondantes à l'époque ; entre filles et garçons, il y avait 48 naissances à Langolen, en 1885.
C'était la première fois où l'on ne tirait pas au sort, donc au nombre de 32, nous prîmes la route pour Briec, à pied, en chantant, la journée se passa dans le calme.
Au retour, 24 futurs soldats se tenaient séparés du reste, j'étais du nombre, cela se passait au mois de mai 1905 et la rentrée à la caserne ne devait se faire qu'en fin de septembre de la même année.
Raconter ici le temps d'une folle jeunesse séparant ces dates, n'est pas facile, c'est un moment ou l'on se croit tout permis, ivresse continuelle de plaisir et de gaîté, aussi, il était de coutume d'aller cette année en bloc au pardon de Rurnengol, bien entendu à pieds pour la bonne raison que le vélo n'existait à peine. Corentin Péron, de Kéraoulet, alors en avait un, je résolus d'en avoir un aussi, et tandis que les autres allèrent à pied, mettant 3 jours pour faire leur randonnée, nous décidâmes, Pérou et moi, de partir le dimanche matin, début de juin 1905, à 4 heures du matin, à bicyclette.
En effet à cette heure nous étions en route, quoique n'étant pas des plus habitués, tout alla aussi bien que possible. Nous avions eu soin de prendre un paquet de crêpes de froment pour nos besoins en cours de route ; la vitesse d'une bicyclette alors était prodigieuse vis-à-vis du reste, nous dépassions en cours de route une foule de chars à bancs, tout fier d'un tel exploit.
Rumengol était distant de Langolen, d'une cinquantaine de kilomètres. Après avoir cassé la croûte à Quimerch, nous arrivons vers 7 h. 1/2 du matin, là quel émerveillement : Foule de boutiques foraines, multitude de spectateurs, coup d'œil magnifique par une journée de soleil radieux, après aVoir passé une journée presque ensorcelée, vers 5 heures nous primes le chemin u retour, pas un pépin, pas une anicroche, la chance aidant, la rentrée se fit aussi heureuse que l'aller. Nous avions gagné 2 jours sur les autres.
J'allais à toutes les noces où j'étais invité, ainsi Mme J. Drèau, née Marie-Jeanne Rolland, du Bourg, du même âge que nous, se mariait au début de septembre 1905, tous les jeunes conscrits y étaient, il fallait voir la joie délirante qui n'avait cessé de régner, avec eux pendant la journée, conduisant tantôt une danse effrénée, chantant parfois, saisissant les jeunes filles avec des rires sans fin, et ne rentrant le soir qu'à contre cœur, le temps allait trop vite.

Le 28 septembre 1906 ce fût l'entrée en caserne, à Quimper, au 118e Régiment d'infanterie, je rue rappelle fort bien mon hébergement en arrivant à l'inscription de la réception gouailleuse que nous 'firent tout de suite les anciens, peu fier' et rassuré après avoir parcouru avec un guide plusieurs bureaux, je fus affecté à la 11iéme compagnie qui devait aller à Crozon avec la 12 Cie; Le lendemain, toujours en civil, ce fût le départ à pied.
Nous passâmes par Plomodiern, St-Nic, Telgruc, puis Tat-ar-Groas, Crozon. C'était dans le fort que nous devions être casernés, à i km du bourg environ, sur la route de Camaret. Ce fort, d'un nouveau modèle était quelque chose de très curieux pour le profane, avec ses grandes et profondes douves et tout le casernement en ciment armé et souterrain. Il suffisait largement à loger 3 ou 400 hommes de troupe; à la rigueur, en temps de guerre, plus de 1000. Autour, sur les hauteurs, à l'intérieur des murailles se trouvaient plusieurs canons de 120 et de 150 longs.
Le jour après mon arrivée, je fus habillé, puis Interrogé sur tues capacités et à la suite désigné comme élève caporal; J'étais pris en plus au bureau de la Compagnie comme scribouillard, bien entendu sans que cela nuise à mon instruction militaire qui primait tout.
Le premier soir, comme je chantais bien, on me fit chanter et tout s'achevait dans la gaîté en couchant, le deuxième soir je croyais à la même chose, quand un caporal m'attrapé et après m'avoir insulté et traité de tout sans raison, menaça de me punir si je faisais le moindre bruit. Bonne leçon qui me servit ensuite, car des 3 années de vie militaire que je fis en tout, je n'ai eu que deux jours de consigne. Je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour me bien conduire. Mais j'étais désigné pour suivre le peloton des élèves caporaux. J'arrivai 2 iéme au classement, sur 18 élèves. Au 8e mois de service j'étais nommé caporal, lequel grade je conservais un peu plus d'un an, moment où je fus nommé sergent.
La première année de mon service se passa toute entière à Crozon, d'où je garde un souvenir enchanteur, pays touristique par excellence, je l'ai visité dans tous les coins. Morgat, si jolie avec sa plage magnifique en face de Douarnenez. La pauvre terre du Cap de la Chèvre, très aride, inculte, où tout parait sauvage, j'y suis allé aussi. Camaret si curieux, l'IIe Longue, Le Fret, d'où l'on partait pour l3rest.
La campagne autour de Crozon est plutôt pauvre, terre rocailleuse, de lande et inculte en très grande partie. Fermes aux modes de cultures arriérés, sans cidre, sans fruits pour ainsi dire. Pays aux petits cours d'eaux où l'on employait encore le fameux moulin à vent antique. Par contre, les habitants quoique rudes de surface étaient en générai de bons cœ urs.
Les grandes manœ uvres se firent à Coetguidan, dans le Morbihan, départ le 22 août 1907 ; Après avoir passé Châteaulin, Laz, Roudouallec, nous rencontrâmes le 118e R. I. à Gourin, où nous logions une nuit, pour traverser le Morbihan, par le Faouêt, Guéinéné, puis le Camp, où j'assistai à une manœ uvre de corps d'armée, le XLC Corps de Nantes, durée 6 jours, au bout desquels je vis un défilé impressionnant. Je vis, en effet, tout le corps d'armée défiler à mes yeux, qui consistait en 8 régiments d'infanterie. 4 d'artillerie, 1 de chasseurs à cheval, 1 de dragons, d'innombrables unités de trains des équipages et autres, avec leurs musiques. C'était un coup d'œ il magnifique qui n'avait pas manqué de m'éblouir profondément. La rentrée se fit par voie ferrée jusqu'à Quimper.
Ma deuxième année de service militaire se fit à Quimper, toujours à la 11 Cie. Rien d'anormal.à signaler dans le cours de cette année. Etant assez près de chez moi, j'avais fait l'achat d'une bicyclette qui me servait à aller et à revenir principalement.

C’est en fin 1907. que mon père, sentant ses forces s’épuiser, me fit appeler et M° Gauttier, notaire à Briec, qui se trouvait chez nous me fit, avec ma mère, donation de notre ferme de Kéraoulet.
Moins d’un mois après mon père décédait. C’était un samedi. Averti par télégramme je rentrai ; l’enterrement eut lieu le dimanche. Une foule de gens était venue le conduire à sa dernière demeure; rien de drôle, il habitait la commune depuis l’âge de 27 ans, à Hinguer d’abord, Kéraoulet ensuite, ne connaissant guère que des amis, car mon père avait un cœur d’or, toujours prêt à rendre service. Il n’avait jamais été malade jusqu’à ses 83 ans, la première maladie l’a emporté.
Je ressentis profondément cette mort, car il m’aimait beaucoup. Il avait mis en moi toute son espérance, en retour, j’avais pour lui tout l’amour qu’on peut avoir pour un père aussi bon.
Ainsi je continuai mon temps de service militaire dans cette coquette ville de Quimper, que je n’ai pas besoin de décrire ici, tout le monde la connaît.
Ai-je besoin de relater que le soldat d’alors était l’équivalent de celui d’aujourd’hui, qu’il avait dans son sac mille tours (le malices pour faire aux chefs et pour se moquer ou faire des tours aussi aux copains, etc...
Je me rappelle qu’un matin, fin mai 1908, deux soldats étaient désignés comme punitions à porter « Jules», grande marmite en fer, prise à l’extrémité de la caserne, Et déposée à la porte principale au cours de la nuit, les soldats pris de besoins pouvaient se satisfaire, et le matin de bonne heure, les deux mêmes devaient la vider et la remettre en place. Cette fois elle paraissalt avoir un fort contenu lorsque ceux-ci la transportait gravement à travers la cour, quand l’un d’eux heurta un caillou et trébucha avec la marmite qui déversa son contenu en plein trajet. L’éclat de rire fut général dans tous les coins de la caserne. Il ne suffisait pas à ces malheureux d’avoir été la risée de tout le monde, mais l’adjudant de semaine survint se mit à les eng...., les traitant de tout. En plus il leur colla hit jours de salle de police, avec le motif, qui turent doublés par le colonel.
Comme j’avais pas mal do temps libre ou loisir, je le mettais à profit pour faire un cahier de chansons. Il est toujours chez moi et contient prés d’une centaine de mélodies... (chansons de route et autres)
Le 21 septembre 1908, c’était la libération, je quittais donc la caserne après un speech du Capitaine qui nous exhortait à garder chez nous l’amour du régiment
Et de la Patrie.

Aussitôt rentré, aussitôt au travail, je m’y étais déjà donné de toutes mes forces, mais à aucun moment je n’ai attaqué avec autant d’ardeur. Ma mère continua l’exploitation de la ferme pendant mon absence avec toute l’affection et la capacité dont elle était douée en la circonstance.
Il s’agissait pour mol, désormais, de trouver une compagne laborieuse et sérieuse...
Un ami do la famille provoqua une rencontre avec Marie-Anne Louarn, de Trézenvel en Edern.
Je me trouvais ce jour 8 octobre 1909, avec le père Péron, de Coloënec, en Gouézec, à taire une expertise..
Sur les conseils de mon beau-frère, Corentin Kergoat, de Kerriou, qui était venu me prévenir, je bondis sur ma bicyclette et me rendis au rendez-vous, où m’attendaient déjà ma future épouse, avec sa mère, celle-ci étant veuve, ainsi que ma propre mère avertie à temps. Des, propos turent échangés, et, après avoir causé longuement, il

fut décidé de donner suite au projet; ainsi fut fixé la visite à Kéraoulet, le mardi de la semaine suivante.
A cette visite vinrent Mme Vve Louarn, ma future, son frère Joan et une tante de Parc-Nach-Ru, en Edern. Il faut croire que tout convenait puisqu'il fut décidé que notre mariage aurait eu lieu le 29 octobre 1909.
Le jour après la visite, il était convenu d'aller chez le Notaire pour le contrat de mariage, et, chose rare, ma future belle-mère avait apporté avec elle une botte contenant 9.000 francs (la dote), presque tout en or, qui me furent remis de suite. Je retournai chez moi en emportant le précieux magot, reçus avant avec la certitude de l'accomplissement du projet; mais aucun danger à craindre, j'ai de tout le temps eu une parole sûre, si bien que tout se passa pour le mieux jusqu'au jour du mariage.
Dès le matin, ce jour, l'aube était radieuse, présageant une belle journée d'automne; on effet le soleil fut de la partie toute la journée. Avant, j'ai oublié de dire, que le mariage eut lieu le jour précédent à Edern. Le Curé de Briec, M. Poulhazan, nous firent l'honneur de venir lui-même faire le mariage et prononcer quelques paroles.
Ainsi le 29, dés le matin 8 heures, les chars à bancs et chevaux arrivèrent dans la cour de la ferme ; les nombreux invités cassèrent copieusement la croûte, avec une foule de parents et voisins; il était de mode alors de servir en ce moment, une soupe, un ragoût, des crêpes de froment, du café, arrosés de cognac, et de cidre, le vin n'étant guère employé à la campagne. Le nombre de chars à bancs était de 18, les chevaux 6 au départ de la ferme, un autre char à banc s'est ajouté en cours de route.
Dans cette formation, le cortège est parti à la rencontre de celui de ma femme, puisque nous étions déjà mariés, jusqu'à Bois-Lamotte, il arrivait là ; Après demi-tour, les chars à bancs précédés des chevaux montés ont pris le trot, puis à partir de Croix-Kerrun le galop jusqu'au Croissant, où le premier cavalier reçut un mouchoir ainsi que le premier char à banc. Là les binious du pays: Fanch et Laouik ar Bras, (le dernier vit toujours), se mirent à sonner à qui mieux mieux, annonçant de cette façon une grande nouvelle dans le pays, en même temps qu'une grande journée.
En effet j'avais invité pas mal de monde, et 228 convives étaient venus m'honorer, tandis que 112 honoraient ma femme d'autre part, au total 340. Il était d'usage alors, le mariage civil et religieux s'étant fait le jour avant à Edern, d'aller manger tout de suite en arrivant. Cela consistait en pain blanc au pâté de porc, ou pain beurre, arrosés de vin rouge à volonté ou de cidre.
Après avoir cassé la croûte c'étaient les courses, j'appelais le biniou, lui fixa les prix à la course des chevaux ainsi que l'itinéraire : 10 fr. pour le 1°, 8 fr le 2°, 5 fr le 3° etc., puis ensuite la course à pieds pour les hommes, moitié moins en prix.
Un mot sur les courses de chevaux qui était une curiosité à l'époque; l'on voyait partir, en général, des chevaux de la campagne, nullement préparés à faire cela, montés avec des jockeys de fortune, souvent comme ici. Il y avait 9 chevaux au départ, les chevaux avec leurs montures dandinaient. Au bout se mettait une corde en travers de la route, souvent la distance était de 5 à 600 mètres, tous se rangeaient sur la corde à hauteur de poitrail, ce n'est qu'au moment où celle-ci tombait que le départ avait lieu ; comme l'éclair, les coups de cravache pleuvaient sur les pauvres bêles qui galopaient
Toute la noce et une foule de curieux venus des ~alentours assistaient à ces ébats, montés sur les fossés des deux côtés de la route. C'était un spectacle étourdissant et gai en même temps, autant que passionné parce que l'on voyait des discussions multiples s'élever sur la valeur et les chances de gagner sur chaque cheval.

A l'arrivée le biniou nous envoyait une envolée de ses plus belles notes et l'on regagnait l'endroit ou se faisait la noce. Avant le repas de midi se faisait la grande gavotte d'honneur. C'était alors aux nouveaux mariés d'ouvrir la danse ; étant moi-même fameux danseur, je m'y précipite avec ma femme, et là foule des jeunes et vieux suivirent, presque tout le monde dansait, sur la route alors, les salles de danses n'étant pas connues à la campagne.
Vint le repas de midi où l'on nous servit une soupe, de la viande de bœ uf avec du lard salé, des tripes, un petit bonbon; comme boissons, vin, cidre, cognac. Les chansons les plus variées égayèrent l'assemblée pendant le repas.
Ensuite la danse reprenait jusqu'à 4 heures ; les vieux entreprirent des visites familiales différentes.
A 4 heures, c'était la collation, « Mern-vian », qui consistait en un bon rôti et pommes de terre frIte s, et comme boissons, vin, cidre.
Puis la danse reprenait jusqu'à la nuit. Au repas du soir, une soupe et un bon ragoût étaient servis, puis les gens reprenaient, chacun de leur côté, le chemin du foyer. Ma femme est allée loger à Trézenvel, ce jour là encore.
Puis le jour suivant c'était encore la fête, 2e jour de noce « ar gont » qu'on appelait çà . Les repas étaient exactement les mêmes que le jour avant. Le biniou était aussi « deuz ar festr s, avec danses tout l'après-midi, l'on faisait le règlement avec le débitant, car les sous étaient payés à chacun de sou côté, soit aux parents du marié ou à ceux de la mariée. Ainsi se passa cette journée mémorable, dont le souvenir est gravé profondément dans nia mémoire,
Mais, il ne faut pas oublier « ar Souben ar lez » qul' s'était donnée à Kéraoulet. Vers 9 heures de la nuit, arrivèrent en trombe toute la jeunesse de la noce, puis celle des alentours.
Le biniou et la bombarde qui étaient les mêmes Fanch et Laok ar Bras, étaient venus pour m'honorer aussi. Dès leur arrivée, les airs de danse faisaient tour-billonner jeunes et vieux, entre temps, l'on buvait force rasades de cidre, de vin et d'eau-de-vie. Puis, les vieilles préparaient la fameuse soupe au lait qui se donnait sur le coup de minuit. Aussi vers il heures, les mariés allaient se cacher, il s'agissait de les retrouver, ce qui donnait lieu à pas niai de divertissements. La trouvaille faite, on servait la soupe, mais l'approche était défendue par des jeunes gens <Je taille, armés de grands bâtons, et que d'autres, en plus grand nombre attaquaient. Après plusieurs avances et reculs, elle arrivait sur la table après combien de chants et de gugustesies. Puis, là s'invitaient par les vieilles, les mariés, les parents et amis, les uns après les autres. Tous la goûtaient au chant du « souben ar lez s. et celui qui trouvait dans la soupe le fameux « chapelet en pain » devait chanter et faire mille grimaces à faire rire. Après, reprenait la danse qui dura jusqu'à trois heures du matin.

De 1909à 1914, je cultivais paisiblement ma ferme, travaillant avec acharnement, appliquant les cultures modernes aussi rigoureusement que possible, retirant les bénéfices les plus élevés pour payer en quelques années mes dettes. Comme moyenne de bénéfice pendant ces années j'atteignais le chiffre de 3000 francs, ce qui était énorme à l'époque pour son importance, Pendant ces années j'ai tenu régulièrement la comptabilité agricole et qui doit se trouver encore dans mes papiers divers.
Ma fille Anna est née en décembre 1910 ; Jeanne est née en août 1912 ; René en février 1915 ; Mimi en août 1916; René est mort au printemps de 1915.

Mes convictions religieuses ont été à toute épreuve jusqu'à l'âge de 21 ans. C'est mon beau-frère Corentin Kergoat qui les ébranlèrent en me narrant certaines anecdotes.

A la fin de juillet 1914, on causait de guerre entre la France et l'Allemagne ; je n'y fis guère attention au début mais au bout de quelques jours les choses s'aggravèrent au point de la voir inévitable. En effet, le 2 août, la France déclarait la guerre à l'Allemagne (ou plutôt l'Allemagne à la France), la Russie et l'Angleterre y entrèrent. D'un côté, au début France, Russie, Serbie Angleterre, un peu plus tard, l'Italie, la Grèce, la Roumanie, le Japon et tous les Etats d'Amérique, les E U. surtout, De l'autre côté l'Allemagne, l'Autriche Hongrie, la Bulgarie, la Turquie.
Mobilisé le 2 août, je partis à Quimper, où, comme sergent fourrier à la23* Cie, du 318 R. 1. de Réserve, je fus affecté avec le Capitaine Bertucat. Jours remarquables. Je me rappelle qu'en allant, les routes étaient pleines de civils se rendant à la mobilisation. Curieux mouvements que tout ce monde produisit à Quimper, avec les chevaux, voitures, etc... La ville débordait de monde ; on pouvait remarquer dans ce chaos une espèce d'enthousiasme rempli d'espoir.
Le 5août c'était l'embarquement, à la gare, de tout le régiment, avec destination la banlieue parisienne.i où nous arrivâmes après une nuit et quelques heures, gare des Batignolles, puis Firminy; ensuite nous fîmes 12km. pour nous rendre à Sevran-Livry, où le régiment est resté une dizaine de jours. Le 21, c'était de nouveau le ré-embarquement pour le front cette fois ; le bruit courait que les Boches étaient entrés en Belgique et commençaient à envahir la France. Au bout d'une nuit de train nous arrivâmes à Arras où se trouvait; debout, dans toute sa splendeur, la belle tour de l'Hôtel-deVillle, dite Beffroi, puis envoyés le soir même au-delà de la ville à la rencontre des Boches.
Le lendemain, de bon matin, le régiment était en marche avec direction Bapaume qui fut dépassée ainsi que quelques autres petites localités. Soudain, vers 2 heures de l'après-midi, déployés en tirailleurs dans un immense champ de betteraves à sucre, le premier obus Boche s'abattit sur nous, des centaines d'autres suivirent. Le tir de l'artillerie s'étant arrêté, le régiment reprend sa marche en tirailleurs, toujours pour dépasser la crête et attaquer s'il y avait lieu. Mais à peine fut-elle franchie que les obus se mettent à pleuvoir des plus belles, puis bientôt devant noire avance continue les mitrailleuses entrent en danse. Nous recevons bien l'ordre de tirer, sans rien voir, et subissons un arrosage en règle, d'obus et de balles, au point qu'au bout de deux heures il y avait beaucoup de tués, et enfin, devant l'impossible, l'ordre fut donné d'attaquer. Le bourg visé était Sailly-Saïzelle.
Le régiment se déploya pour prendre d'assaut le bourg, baïonnette au canon, la troupe s'élança ; son élan tut aussitôt brisé par le tir des mitrailleuses et fusils de l'adversaire ; cela au lieu de décourager, entraîna l'ordre de faire l'assaut avec musique en tête.
Au cours de l'assaut, je fut blessé légèrement et soigné à l'infirmerie régimentaire ; Que de camarades hélas restèrent là !

Ce fut ensuite la bataille de la Marne, et le régiment fit marches sur marches, jusqu'au 5 septembre après avoir traversé le Pas-de-Calais, le Nord, la Somme pour se rendre à Abbeville, puis à Nanteuil-le-Haudom, en pleine bataille de la Marne.

Mon sergent-major ayant été tué à Sailly-Saïzeile, je fus désigné pour le remplacer.
Le 9 septembre. Je fus à nouveau blessé, très grièvement à la jambe droite; je perdais le sang en abondance, mais par un sursaut d'énergie je réussis à me traîner jusqu'au bord d'une grande route où une ambulance, de passage, me prit le 13 septembre, pour m'embarquer à destination de Rennes où j'arrivais le 14 au soir et où j'appris que nous avions gagné la plus grande bataille de l'histoire, grâce au génie de nos grands Chefs.
A Rennes, je fus transporté à l'Hôpital temporaire n° 30 et soigné à la perfection. Ma blessure, au bout d'un mois de traitement, allait mieux. Je reçus la visité de ma femme et de nia sœ ur du Moulin-Roux. Aussitôt que je pus me lever, les infirmières me donnèrent leurs cahiers d'enregistrement des entrées et sorties, à tenir;
Ainsi j'assistais les docteurs dans les opérations des blessés.
J'ai été très heureux à Rennes pendant tout le temps que j'y suis resté, jusqu'en février 1915, où l'on me dirigea sur Quimper, pour suivre la fin de mon traitement.
A Quimper, à l'Hôpital, l'on remarqua que j'avais des éclats d'obus restés dans la jambe. Je dus subir une nouvelle opération ; mon traitement et nia convalescence durèrent jusqu'eu 1916; puis proposé pour changement d'armes comme inapte dorénavant à l'infanterie.

(
Je passais au 1ie Régiment d'Artillerie Lourde, à Lorient, où j'arrivais en mai 1918.
L'on me désigna, fin août1918, pour l'armée d'Orient,' Dirigé sur Nîmes, j'y suis resté une dizaine de jours, et, le 18 septembre, je prenais le train pour Toulon, où l'on s'embarquait pour l'armée d'Orient. Le temps avait été superbe pendant les six jours que dura lé voyage. Après avoir fait une petite halte à Bizerte, le bateau prit le chemin de Salonique, longeant les côtes de la Grèce, où je vis des quantités d'îles, puis la rade de Salonique.
• Aussitôt débarqué, c'était les préparatifs de départ pour le front. Remarqué en passant le fleuve « Le Vardar» la carcasse d'un grand dirigeable, Allemand qu'on venait d'abattre.
A Ostrovo petite bourgade près du lac du même nom, je fus affecté à l'Etat-Major de l'Artillerie Lourde de l'Armée d'Orient comme sous-officier secrétaire. Je fit trente mois dans cet Etat-Major, jusqu'à la fin de la guerre en novembre 1918.
J'ai vu toute la Serbie ; c'est un pays très montagneux, pauvre en général, avec des cultures primitives.
Les habitants, pour une bonne partie, de race arabe, le reste, des slaves, étaient habillés à la mode du pays avec de gros effets, grosses ceintures de laine, guêtrés pour les hommes ; les femmes, gros tabliers et gros bas de laine, sans coiffe, elles avaient en ce qui concerne l'arabe, un voile sur la figure.

Fin 1917, j'étais venu en permission de ce pays, et, j'y suis retourné. Ce fut ensuite l'embarquement dans le train pour traverser la Grèce par les monts « Olympia », longeant la mer.
J'ai vu le fameux couvent de ces monts, dans lequel il n'y a que des hommes et jamais aucune femme n'a franchi le seuil du dit couvent.
La Grèce est encore plus montagneuse que la Serbie, pays pauvre, mais joli et curieux. Montagnes souvent Couvertes de sapins et autres mélèzes, vallées et plaines de peu d'étendues, plantées d'oliviers, joli panorama.
Puis ce fut l'embarquement pour le retour, par

• Tarente, joli et grand port italien, ensuite Naples, Rome, Livourne, Gênes, la Côte d'Azur italienne et française.
A Rome; le train s'arrêta quatre heures, cela nous permit de faire un tour dans la ville Eternelle. J'ai vu des merveilles d'art. J'ai vu le Vatican, l'église de Saint-Pierre, etc...
Après le départ de Rome, arrêt d'an jour à Livourne, dans une caserne d'infanterie. Nous avions reçu un accueil chaleureux, comme partout du reste.
En route de nouveau par Pise, avec sa curieuse tour penchée. La Spezia, Gênes, San-Remo, MonteCarlo, Monaco, Nice, Cannes, Menton. Quelles merveilles avec leurs majestueux palaces et les fleurs. Enfin Marseille, où après un séjour de deux jours, nous prenions le train de la maison, chacun choisissait sa direction. Avec quelques autres, nous choisissions la voie do Bordeaux, Angoulême, Tours, Nantes, Quimper, Rosporden... et enfin Langolen.

J'ai passé trente jours de permission chez moi, heureux de me retremper dans la vie de famille ; mes enfants grandissaient, la ferme était bien tenue, j'étais satisfait. Mais au bout de ces trente jours, il tallait repartir, pas tout à fait vers l'inconnu, cependant d'aller si loin c'était dur.
Me voilà en route, à nouveau par Paris, Lyon, Marseille et, après deux ou trois jours de cantonnement, ré embarquement, via Nice, Monaco, Home, Tarente et, pour faire ensuite exactement le chemin que j'ai tracé : pour venir chez moi.
Je suis arrivé à l'Etat-Major pour reprendre mon service, les premiers jours de mars, où je retrouvais les mêmes atmosphères militaires.
'A ce moment, c'était les grands préparatifs d'attaque et d'offensive générale, envisagés sur tous les fronts
~les Bulgares et les Boches ont été harcelés tout le temps après jusqu'au jour, c'est-à -dire fin septembre, où leur front se rompit, et ce fut la poursuite...

En fin de décembre 1918, la guerre finie, j'étais libérable, je reprenais le chemin de la maison, cette fois pour de bon.
J'ai fait presque le même voyage, agrémenté cependant de ce que mon beau-frère, Corentin Kergoat. alors cuisinier des Artilleurs au camp Zeitenlik, et son frère Pierre qui était aussi mon cousin, rentraient également on France pour se faire libérer, et de faire le chemin du retour ensemble,

Après trois traversées, j'ai remarqué que l'Italie est un pays plutôt pauvre, avec, généralement des cultures médiocres.
*
4*

Dans une petite gare pas loin de la Côte D'azur, notre train s'arrêta. On nous annonça que le Président Wilson (Etats-Unis) allait arriver pour se rendre à Rome. En effet, au bout d'un quart d'heure son train stoppa, en face de mon compartiment. Je pus donc le contempler à mon aise. Il était là avec sa fille, un officier Français et quelques grands chefs italiens. Soudain il ouvre la porte de son wagon et distribua

des poignées de mains ; je fus l'un des premiers à la lui serrer; de tous côtés on criait Vive Wilson>. Après son départ notre train se remit en route... pour la libération.
Je dus aller au il' d'Artillerie Lourde, à Lorient, puis à Vannes, au 35 d'Artillerie, pour y être libéré

Arrivé à Kéraoulet, le 19 mars 1919, réformé, je reprenais la direction de ma ferme, avec comme premier domestique, Pierre Le Nir, qui resta chez moi 35 ans —un modèle à tous les points de vue.— A partir do ce moment, ce fut la vie du travail tranquille, sans à -coup.

Les élections municipales ayant lieu en avril, avec Corentin Péron, alors à Kéraoulet, nous formons une liste d'hommes de gauche Jean Bleuzen, Parc-Nang; Charles Le Gall, Grégoire Allain, de St-Huel, etc... La liste électorale était très mal faite, ni Le Nir, mon domestique, ni celui de Péron, deux instituteurs publics et plusieurs autres amis n'y étaient pas inscrits et ne purent voter ; néanmoins six des nôtres furent élus avec le plus de suffrages. J'arrive le deuxième, Péron 134 voix, moi 133, Le Gall 128, Allain 127. Bleuzen étant j le plus âgé fut élu maire. Mahé (un blanc), adjoint. ~ J'étais le conseiller délégué pour remplir les fonctions ~ de maire, qui savait à peine lire et écrire. Les calotins ~ rouspétaient tout le temps. Je devais à titre de secrétaire de séance diriger les débats qui étaient toujours très animés. Le comte d'Espiès, Mahé, Jacq... et nous avions en outre deux institutrices libres comme secrétaires de mairie...
Pendant cette période, je ne faisais que me raffermir davantage dans mes idées républicaines et d'homme de gauche et plus j'allais avec le raisonnement, je me détachais complètement des hommes de droite.
Au Conseil Municipal, nous faisions des prodiges; malgré tous les ennuis que nous causaient nos adversaires, nous avons tait des routes, réparé presque tous les chemins de ferme, acheté un trieur et une bascule publiques, acheté un bon matériel pour la Mairie, chaises, fauteuil, grande armoire, livres, installé le téléphone, etc...
Les pauvres étaient l'objet de nos soins constants. Aux nouvelles élections, nous présentâmes une
~' liste complète et cette fois nous fûmes battus. Seuls Bleuzen, Le Gall, moi et Yves Pennarun furent élus. La Mairie nous échappait. C'était le Comte d'Espiés qui nous remplaça à la Mairie. Depuis ce temps chaque fois que je me suis présenté j'ai été élu. Quatre fois en tout.
Néanmoins les gens venaient me trouver pour leurs affaires ; comme j'étais au courant, je leur rendais service autant que possible. Ma renommée s'étendait sur plusieurs communes à la ronde Coray, Elliant, Tourc'h, Scaér, Leuhan, Trégourez; Laz, Edern, l3riec, Landudal, etc., etc... J'étais consulté et demandé pour presque toutes les affaires de pensions, demandes d'emploi, assistance, etc...

J'aimais passionnément les pauvres d'où qu'ils fussent et c'est à eux surtout que je me plaisais à rendre service. Aussi je me rappelle rencontrer à tout hasard une vieille femme au bourg de Coray. S'avançant vers moi elle me dit: « Vous irez au Paradis>. Pauvre mère, lui répliquais-je, je ne le pourrais pour la bonne raison que j~ crois qu'il n'y a aucun. Eh bien, nie dit-elle, vous irez quand même, vous avez fait trop de bien aux pauvres ; Ces choses ne s'oublient pas.

En même temps que l'exploitation de ma ferme et multiples services que je rendais, ma renommée comme expert grandissait au point qu'il ne se passait pas beaucoup de jours sans qu'on vienne nie consulter. Le dimanche, très souvent, quand j'étais à la maison, j'ai vu les intéressés obligés d'attendre leur tour. Les affaires les plus diverses m'étaient soumises, procès de toutes sortes, litiges et foule d'autres cas différents. Cela m'obligeait à voir et connaître tous les avocats et avoués de Quimper, aussi bien que ceux de Châteaulin, où se faisait une grande partie de thon travail et aussi à étudier un peu le droit.
J'avais commencé d'abord par les états de ferme, je veux dire les sorties et les entrées ; pas bien difficile, niais cela nécessitait une pratique sûre et une compréhension parfaite des affaires soumises.

**4*

Je m'appliquais toujours à bien cultiver ma ferme afin de donner l'exemple du bon cultivateur ; je répandais beaucoup d'engrais sur les terres, cela donnait toujours de bons résultats, d'autant plus que je te faisais en connaissance de cause, appliquant la théorie du «hon agriculteur » que j'ai beaucoup étudiée.

4;

Je reviens ici un peu en arrière, pour parler de la construction de la maison, en 1923, et de la grave maladie que j'ai contracté en 1924. En avril 1924, j'étais surmené et je-me sentais fatigué depuis quelque temps sans être malade ; cependant au cours de ce mois, je conduisais, à pied, une génisse de 3 ans qui n'était pas commode, au point que rendu surie marché j'étais en sueur et fatigué. Rentré le soir, çà n'allait pas bien et, le lendemain, je gardais le lit, sans savoir au juste ce que j'avais. Le docteur appelé ne se prononça pas à la première visite ; La fièvre augmentait, le médecin découvrit alors la Para typhoïde (genre de typhoïde) Il fit alors appel à un collègue des plus renommés des environs qui, à ma, vue, déclara que je n'avais que pour quelques jours à vivre; à moi, au contraire, il dit qu'au bout de quinze jours je pourrais me lever; de très forte, la fièvre était tombée au bout d'une quinzaine de jours. Après cette visite, je me levais pendant une heure et petit à petit je me suis remis, après quelques rechutes pas bien graves. Je mis près de trois années à me remettre complètement, et encore pas comme avant i. Vent et le froid me sont très sensibles.

J'en viens à la construction de ma maison en 1923. J'avais déjà préparé les principales choses: c'est à l'emplacement du vieux four et hangar, au midi de la vieille maison, sud de la cour, à 32 mètres de la fontaine et lavoir, en contrebas, que j'avais choisi pour la bâtir, mais il y avait là une butte d'une contenance approximative de 800 mètres cubes de terre à dégager. J'attaque ce travail en février, et le 23 mars je faisais le premier charroi de pierres (moellons) et sable, avec 29 charretées pour la pierre, de Mesmeur, et 6 pour le sable, de Kerhardic. Je fis d'autres après, surtout moi-même. Au mois de juillet, les artisans entreprennent les travaux de maçonnerie qui devaient durer un mois et demi.
Puis ce fut la charpente, les boiseries, la couverture, la peinture et autres. La dépense totale s'éleva à plus de 50.000 francs.

J’aime aussi à dire un mot sur l’agrandissement de mes ‘champs par la démolition de multiples talus, ainsi que Parc-Bras, 6 hectares de contenance environ, a été en 8 champs, Parc-Radenic en 3, Loïs-an-Atet en 2, Lior-Yot en 2, Parc-Calvez en 2, Parc-Rous en 4, ParcVenglaz en 2, Saout-Kerch en 3. Ar-Jardin-Verger-Glaz ont été aménagés, etc...
J’ai fait l’écluse pour irriguer les prairies en 1902. J'ai fait, un peu plus tard, le lavoir et creuser davantage la fontaine, où j’ai trouvé un porte bougie en argent, venant sans doute des ruines du manoir de Kéraoulet.
En 1921, j’ai acheté cinq hectares de terre avec l’ami Rolland, que je rattachais à la mienne.

Ici, j’entre dans une phase des plus importantes de mon activité. Pour moi, la foi était dans la laïcité, mot effrayant pour certains « croyants », qui est ai simple et doux de signification. Laïcité veut dire quelque chose au service de tout le monde, ainsi, la grande route est laïque parce qu’elle est usagée par tous. L’école ne peut être que laïque, l’école de tous. Elle doit donner l’ins truction aux enfants, leur apprendre à raisonner et n’a pas à s’occuper des mille questions des religions...
Pendant que l’Etat autorisera deux écoles, il y aura deux classes de Français qui se haïront, Aux uns on apprendra que l’école laïque c’est l’école du diable (les curés disent cependant que Dieu est partout) ainsi, voueront pour toujours leur haine à ceux qui auront fréquenté l’école publique, où cependant aucune religion n’est attaquée, où l’on instruit par la raison, où seule la vérité brille et domine... Quelle différence ?
Nous ne touchons pas le but encore. Notre pauvre IV° République est bien mal partie ; la mollesse des partis de gauche est attristante sur le terrain de la cité. Thorès est l’homme de la main tendue aux Catholiques. Quelle erreur ! Ici les communistes sont de fervents croyants, ayant leurs enfants aux écoles libres... Tous les partis de gauche auraient dû se trouver unis sur le terrain laïque.

Vers 1920, commence cette gigantesque bataille des idées, dans laquelle je m’engageais corps et âme. En 1922, se forma la section de Défense laïque du canton de Briec, de laquelle j’étais nommé président; puis à Châteaulin, de la même année, vice-président du Comité de Défense laïque du Finistère, avec Georges Le Bail, président, Charles Drapier, Damalix, Leyer, etc...
La lutte commença, mais c’est en 1928, que je fondais le « Kanadig Ru », en face du « Kanadig Guen, à Langolen. Il a paru jusqu’à 1939, quatre fois par an, avec les cotisations des laïques du canton de Briec, et parfois dans les réunions je faisais des quêtes dans cette intention, donnant toujours de bons résultats,
Je vals m’étendre ici, sur «a présentation, le rôle très rand qu’il joua à travers le canton, même le département. Le principal de son rôle était la défense de l’école laïque, Il n’y allait pas doucement.
Le premier numéro parut en juillet 1928. Il était fait par moi, surtout la partie bretonnante; par Guirriec, le secrétaire de la section et quelques amis. Le Séac’h, directeur de l’Ecole primaire supérieure de Pont-l’Abbé. Il fit l’effet d’une bombe dans l’eau. La presse cléricale le flétrit de son mieux, et l’un des journaux de droite est allé jusqu’à nous traiter de «skercoraire »

Maintenant un petit retour sur les années qui avaient précédé la guerre 39-45. L'esprit du travail avait perdu beaucoup de terrain: Bon payement, vie facile en ville, travailler peu, voilà une généralité de ta mentalité d'alors. Les menaces de guerre devenant de 'plus en plus précises n'influencèrent pas les esprits.
C'est avec cet esprit que nous finies la guerre et, même aggravation de jour en jour jusqu'à l'offensive Boche de juin 1940. Pauvre France, où sont les poilus 4e 1914-18 et ta population laborieuse d'alors ? Les communistes ont suivi aveuglément la Russie, pendant qu'elle pactisait avec les Boches ; ils étaient antipatriotes, ce n'est que le jour où les Boches leur sont tombés dessus, par traîtrise, qu'ils sont devenus patriotes français. Que pouvait faire un chef de gouvernement comme Daladier à Munich ? Il a essayé de « sauver la paix » voilà tout. Il l'a du reste surabondamment prouvé depuis par plusieurs discours à la Chambre.
En 1940, la France est en partie occupée, l'Armistice est demandé. C'est alors que le vieux Pétain, qui aspirait su Pouvoir depuis des années déjà trouva l'occasion d'obliger les hommes au Pouvoir et autres à déposer culotte et lui céder la place pour être le maître de la France collaboratrice en serrant la main de Hitler, dans la fameuse rencontre de Montoire. Il restait en France une zone dite libre moins occupée, les côtes surtout de Bretagne: Finistère, l3rest ; Morbihan, Lorient,

La première fois qu'ils sont venus dans ma ferme, c'est le 28 avril 1943 (foire de Coray) qu'ils sont arrivés avec une trentaine d'hommes et 26 chevaux ; ils se sont installés dans le hangar, surtout, et autres bâtiments, sur l'aire à battre pour les chevaux, les soldats ont logé dans le grenier, au sud du hangar, ils y ont passé la nuit en se conduisant correctement, puis sont repartis de bon matin sans faire de mal. Quelques soldats sont restés assez tard dans la maison, tous se sont bien conduits. En ce moment l'orgueil était à son apogée. Ils comptaient qu'une offensive sur l'Angleterre, leur donnerait, au bout d'un mois, la conquête de ce pays. Je leur faisais remarquer que la mer qui séparait la France de l'Angleterre était extrêmement dangereuse, ils ne voulaient rien comprendre.
Nous avions des réquisitions fréquentes, de chevaux surtout, je me suis toujours très bien tiré, à cause de nia vieille jument Rosette, 18 ou 20 ans, vilaine et mal tournée. Je n'ai eu qu'un cheval réquisitionné par l'armée française, en 1939 ; je n'ai eu aucun ennui grâce à celle-là , avec les Boches,
Il fallait envoyer à la réquisition des bêtes à cornes, des cochons de temps en temps, mais ce n'était pas grave, et tout s'est passé normalement.

Fin juillet 1943, deux sous-officiers Allemands arrivent, visitent les bâtiments de la ferme, et m'annoncent l'arrivée, dans ta nuit, de 22 hommes et 25 chevaux, et qu'ils occuperaient le hangar en partie, puis les deux autres bâtiments contigus, pendant une quinzaine de jours au moins. En effet vers 4 heures du matin ils arrivent, je me lève et vais voir, mais je fus renvoyé... et c'est alors que nous avons su ce que c'était l'occupation, les hommes couchaient sur la meule de foin, ils faisaient leurs besoins dessus, leurs chevaux mangeaient de mon foin tout le temps, pas moyen de les en empêcher, ils vagabondaient dans mes blés, mangeaient la paille, esquintaient les jeunes arbres autour de la ferme, faisaient du mal partout, et le lavoir qu'est ce qu'il prenait avec les chevaux qui le fréquentaient toute la journée.
Les hommes volaient tous les œ ufs, les poules et leurs poussins, les lapins, les fruits, poires, pommes, tout y passait. Je fis une réclamation sans portée. Ils

abattaient les jeunes plants, châtaigniers, peupliers, etc.. . Le jour où Mussolini fut emprisonné, je
Le leur dit et j'ai failli là , faire une grosse gaffe; c'était 2 jours avant leur départ. Un nommé Job, nous donnait la main à tout propos, surtout pour faire la moisson, un soir, il nous annonce qu'il déserterait et reviendrait ici avec son camarade, Léopold, cantonné à Pérenté.

Enfin, le14 août 1943, ils s'en allaient vers 9 heures du matin, pas un seul n'était venu nous dire au revoir. Ils m'avalent volé deux fourches à quatre dents, une
De neuf et une masse en fer, ainsi que tous les cuirs et cordes qu'ils avaient pu. Je les rattrape au bourg et réclame mes fourches et autres, seule une me fût remise. Mais quelle ne fut pas notre surprise de voir arriver le lendemain à la tombée de la nuit, le soldat Job en civil. Aussitôt je l'expédiais du côté de Tour'ch, chez ma fille, à Kerzaner, et le lendemain mon neveu Grégoire, au Moulin-Roux, alla le placer à Poulzach, près de Ménez-Ru, où il resta plusieurs mois. Léopold aussi avait déserté et s'était fait domestique agricole, à Ménez, en Briec..

La Résistance se forma dès 1943 ; En 1944, l'extension se propagea un peu partout et au printemps, une des plus grandes formations du Finistère s'installa dans le vallon Kervaou-Stang-Vian. Toute la jeunesse de Langolen entra avec enthousiasme là -dedans et vint dans ma ferme former une section. Presque aussitôt ils avaient ici en garde deux boches qu'ils avaient fait prisonniers.
Vers le même moment - mai 1944 -. A Kernabat, en Scaër, et à Quillien, en Tourch, les résistants furent découverts et une attaque en règle se produisit, les Résistants se défendirent farouchement. Ces deux fermes furent brûlées.
Nous voyions de Kéraoulet le feu dévorer la ferme de Quillien. Puis ce fut Kervaniou, en Elliant, qui devint la proie des flammes. Le patron Bourhis ne dut la vie qu'à l'intervention de certaines personnalités.
A partir de ce moment ce n'était que batailles et ravages de tous les côtés. A Gourvilly, en Kerfeunteun, grand combat où plusieurs Résistants sont tombés et où les tenanciers du débit lurent enfermés, puis brûlés dans leur maison. La famille du cantonnier Derrien, employé sur la route Coray-Langolen, fut en partie brûlée ou assassinée...
A Quimper, lors de leur retraite, les fuyards mitraillèrent plusieurs quartiers et mirent le feu à la Préfecture.
Bientôt cependant ils réussirent à se replier sur la presqu'île de Crozon et tenaient toujours aussi Brest. Enfin les Américains arrivèrent et, avec l'aide de la Résistance ce fût la débâcle pour les Boches.

Dès la Libération, la France allait commencer une autre vie et devait sans tarder chercher sa voie pour se relever. Le générai de Gaulle, chef de la France libre, à Londres, pendant la guerre, est acclamé et devient le chef chargé de la trouver.

Partout c'était la désolation et la ruine et l'on comprendra facilement quels efforts seront nécessaires au redressement du pays. Il nous fallait d'abord, avec des idées

nouvelles, établir une République (la 4°), plus moderne, s'adaptant mieux à notre temps.
La Constitution de notre pays devait se faire, d'après le nouveau chef du Gouvernement, le général de Gaulle, par un plébiscite, sous le signe de l'union, où se trouvaient représentes tous les partis (y compris le communisme) Le premier résultat ne fut pas brillant. Le deuxième l'établit maladroitement, surtout par le système du scrutin, car des élections allaient avoir lieu à brève échéance. Chaque parti présentait une liste d'autant de candidats qu'il y avait de députés à élire, dans chaque département.
Lors de la première élection, le 21 octobre 1945, je fus pris sur la liste radicale-socialiste ayant à sa tête Albert Le Bail; j'étais le 5° sur 9 ; puis, une deuxième fois, en mai 1946, avec Le Gorgeu et Le Bail. J'étais, cette fois, le 3°' sur 9. Ensuite en juin 1947, une troisième fois, avec Panier, chef de liste.
Aucun n'a été élu de notre liste. Ont été élus : 5 M.R, P., 2 socialistes, 2 communistes. J'avais fait une bonne partie de la campagne électorale en compagnie de Le Bail et Le Gorgeu.
Cette Chambre a été un méli-mélo incroyable par l'union des partis de gauche avec les partis de droite, cagoulards compris très souvent...
La IV° République a, je crois, bien mal fait beaucoup de choses au point de vue National et International, et l'on se demande si l'avenir ne nous réserve pas encore quelque chose d'horrible que l'on n'ose pas y penser, *une nouvelle guerre,* qui ne pourrait qu'être mondiale... Le terrain n'est-il pas à l'essai, c'est la Corée, où les armées Alliées *(O.* N. U.), défendent les Coréens du Sud contré tes Coréens du Nord, sous les signes : Démocratie d'un côté, Communisme de l'autre.
Il y a en plus l'Indochine. Ce pays faisant corps avec l'Union française, dans lequel nous avons implanté un peu de notre civilisation ; nous luttons là , à mon point de vue, pour l'honneur et pour sauvegarder les intérêts de notre patrimoine National..
Enfin, mettons toujours notre espoir dans l'avenir.

René COROLLER,
Cultivateur,
Expert Agricole,